

Des mots et des livres : un historien bien de son temps

Lecture : 4 minutes « Le rocher de Süsten ». Premier tome des mémoires de Jean-Noël Jeanneney de 1942 à 1982.

La politique, Jean-Noël Jeanneney l'a trouvée dans son berceau. Son grand-père, Jules, fut un influent président du Sénat qui eut la dignité de refuser toute complaisance à l'égard de Pétain. Ce qui lui valu, d'être appelé comme ministre d'État, dans le gouvernement provisoire constitué par de Gaulle, à la Libération. Son père, Jean-Marcel, fut, à son tour, un influent ministre du général, après son retour aux affaires et dès les premières années de la Ve République. Son habitude d'arborer un nœud papillon était une excellente manière d'être reconnu par les Français. Dans le milieu politique, il se distingue surtout en se revendiquant gaulliste de gauche, ce que d'aucuns considèrent alors au mieux comme une coquetterie, au pire comme une anomalie.

Après des études sérieuses à Louis-Le-Grand, puis à Normale sup et sciences-po, Jean-Noël Jeanneney a ainsi l'occasion de fréquenter quelques cabinets ministériels. Il choisit cependant de dériver de la voie qui lui semble toute tracée, préférant à la carrière politique, celle d'universitaire et d'historien. Au gré de son parcours, la coupure n'est cependant jamais brutalement tracée. C'est ce qu'il nous raconte dans le premier tome de ses mémoires. On y constate, en effet, que l'historien se fait, aussi souvent que possible, fin observateur de la vie publique de son époque, ce qui le conduit parfois à franchir, plus ou moins délibérément, le pas de l'engagement. Ce que retient son lecteur, c'est ainsi le réalisme et la pertinence de son témoignage et les plaisantes anecdotes dont il n'est pas avare. Rares sont les figures de la vie politique que l'auteur n'ait pas approchées. Ce qui ne l'incite pas toujours à la tendresse. Il nous présente, par exemple, André Malraux aussi visionnaire qu'allumé, Edgar Faure, drogué à la mégalomanie, Michel Debré, enfermé dans son étroitesse d'esprit, avec une mention particulière pour Alain Peyrefitte qui provoque chez lui un haut-le-cœur lorsqu'il écrit, peu après le coup d'État de Pinochet, au Chili : « Le président Allende a été victime de ses propres illusions ».

Un grand voyageur

Jean-Noël Jeanneney fut aussi, dès sa jeunesse, un grand voyageur. Le titre de son livre, « Le rocher de Süsten », est d'ailleurs en référence à un site grec où il a failli laisser la vie, dans un accident de voiture. Et c'est aux États-Unis, qu'il a sillonné en long, en large et en travers, qu'il rencontre Kerenski. L'ex-leader social-démocrate russe, rudement chassé par la révolution bolchevique, qui lui fait la très surprenante confidence, à propos de Staline : « Croyez-moi, c'était l'homme le plus intelligent de ce siècle ».

On n'est évidemment pas surpris qu'il consacre un long chapitre à la visite qu'il rend à de Gaulle, retiré du pouvoir et au soir de sa vie. Interrogé sur ses mémoires, auxquelles il travaille et, plus précisément, sur la manière dont il évoque certaines grandes figures, celui-ci confie : « Je m'efforce toujours de les

prendre par le haut et je dis comment je les ai vues, comment je crois les comprendre. Je fais tout le contraire des journalistes. Eux, ce qui les intéresse, c'est de dire que le personnage porte son mouchoir à gauche et son porte-cigarettes à droite... »

À en croire Jean-Noël Jeanneney, le milieu politique n'est pas le seul à nourrir de forts antagonismes. L'université, par exemple, n'y échappe pas. Lui qui a beaucoup travaillé avec René Rémond, à l'Université de Nanterre, constate : « L'idée que se faisait René Rémond de la liberté universitaire était aux antipodes de celle de Fernand Braudel. Il se réjouissait de voir briller ceux qui entraient, sous ses auspices, dans la carrière ».

« J'ai quelquefois joué, dans ma vie, à voir jusqu'à quel point la flagornerie peut être déployée sans que celui envers qui elle s'adresse éclate de rire ».

Antagonismes aussi dans la presse. Ainsi, lorsqu'il est sollicité par l'Express pour y assurer une chronique, on lui fait comprendre qu'il doit se présenter à Raymond Aron qui entend être le seul à exercer ce magistère. Et de raconter : « Je le trouvai en pantoufles et en arrogance. Il était tout nappé de vanité. »

L'aimable Jean-Noël Jeanneney peut avoir le trait acerbe. Le temps passant, l'historien ne renonce pas pour autant à toute autre ambition. L'arrivée de la gauche au pouvoir, lui ouvre de nouvelles occasions. Et d'arguer de son « inscription dans la famille de gauche non partisane ». Autrement dit, fondé à réclamer quelques prébendes, sans s'être pour autant formellement engagé pour cela. Coup de chance, peu avant le 10 mai 1981, il s'est installé rue de Bièvres, à quelques portes de la demeure d'un certain François Mitterrand. Comme le hasard fait bien les choses, Jean-Noël Jeanneney se retrouve à une heure tardive, en très petit comité, en présence de celui qui vient d'être élu président de la République.

On ne s'étonnera pas qu'un nouvel horizon se soit ouvert à lui, qui fera l'objet du second tome de ses mémoires.

À ce moment du récit, on se souvient qu'il écrit, en page 65 : « J'ai quelquefois joué, dans ma vie, à voir jusqu'à quel point la flagornerie peut être déployée sans que celui envers qui elle s'adresse éclate de rire ». Avant d'ajouter - ce qu'on peut tout de même interpréter comme une prudente clause de style - : « Un exercice à ne pratiquer, bien sûr, pour sa propre dignité, que lorsque, contrairement au renard, on n'attend strictement aucun avantage personnel du corbeau ».

« Le rocher de Süsten. Mémoires, 1942-1982 » de Jean-Noël Jeanneney. Éditions du Seuil. 25 €.



https://www.letelegramme.fr/images/2020/11/06/xx_5384626_1000x526.jpg?v=1

xx (Photo DR/Seuil)

par Stéphane Bugat

